

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 43, numéro 2, 1975

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103856ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103856ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1975). Pages de journal. *Assurances*, 43(2), 185–193.
<https://doi.org/10.7202/1103856ar>

Pages de journal

par

GÉRARD PARIZEAU

de la Société Royale du Canada

16 juin

J'ai été éveillé bien tôt par l'appareil de chauffage mis en marche par la température intérieure de la maison. J'étais venu à Sainte-Adèle dans l'intention de jouer au golf, après une semaine de travail qui m'a laissé bien fatigué. Hélas ! Il pleut. C'est le vent d'est, qui nous vaudra une pluie poussée par le vent durant les trois prochains jours, a annoncé le météorologiste de Dorval. Pour chasser l'ennui qui me gagne, je corrige les épreuves d'*Assurances*. À quelque chose, malheur est bon.

185

La *girouette*, découpée dans une feuille d'aluminium par mon père, il y a quelques années, est toujours là. L'écreuil inexorablement fait face à l'est.

17 juin

Tout à l'heure, à un programme de C.B.C. qui s'intitule *Under Attack*, nous avons vu Michel Chartrand tenir tête à une meute d'étudiants de Kingston. Même si on ne partage pas toutes ses opinions, il faut reconnaître qu'il s'est bien défendu. Il a un esprit de répartie qui lui a valu l'appui enthousiaste de son auditoire. Je ne comprends pas, cependant, que devant ses attaques contre le capitalisme et son éloge du socialisme intégral, personne ne lui ait demandé ce qu'il pensait du régime derrière le Rideau de fer. Et s'il n'y avait pas, dans les états satellites et en Russie même, une terreur instaurée par Lénine et poussée à l'extrême par Staline, atténuée, il est vrai, par ses successeurs. Il aurait été intéressant de savoir ce qu'il pensait de la liberté individuelle dans ces pays où existe justement le socialisme intégral. Il aurait esquivé la réponse, sans doute, car s'il est prompt à l'attaque, il *patine* quand une question l'embarrasse. Il aurait fallu quelqu'un ayant l'expérience de ce genre de débat et pas du tout prêt à accepter une plaisanterie comme une réponse. A un moment donné quelqu'un l'a appelé M. Marchand par erreur. Tout de suite, il a dit avec une feinte indignation *Do you want to insult me?* Et dire qu'il n'y a pas tellement de temps,

ces jeunes gens étaient des amis et des compagnons de combat avant de devenir deux violents adversaires.



186

On avait annoncé de la pluie dimanche. Ce matin, il fait un temps splendide. Heureusement, que de temps à autre ces messieurs de Dorval se trompent. Il faut dire que leur tâche n'est pas facile. Ils ont des sources de renseignements nombreuses, précises, qui leur permettent de prévoir la température et le temps qu'il fera durant les prochaines heures. Mais rien n'est stable ou définitif dans ce domaine de la météorologie. Car les spécialistes de Dorval, comme ceux d'autres lieux, doivent compter avec les dépressions qui se creusent ici et là soudainement et qui changent tout. Le météorologiste n'est jamais entièrement sûr que ses prévisions se réaliseront. L'apprenti-sorcier ne savait rien de la machine qu'il mettait en marche. L'homme de la météo, lui, connaît ses appareils, mais il ne peut que prévoir avec les éléments qu'il a; en se modifiant les conditions atmosphériques bouleversent tous ses calculs.

Et, cependant, la girouette indique que le vent est encore à l'est !

Comme l'aspect des choses change dès que le soleil paraît ! Ce n'est plus le même paysage, ni le même pays, ni le même sentiment de pessimisme qui prévalait hier et qui, au lieu de m'amener au golf, m'a fait rester à la maison. Encore une fois, à quelque chose malheur est bon puisque le numéro de la Revue est prêt pour la mise en page.

La végétation est très belle, avec toute cette pluie. Les gazons, les arbres sont d'un vert frais qui est bien agréable. Les fleurs traînent loin derrière car, à elles, il faut plus que de l'eau; il faut surtout du soleil. Or, depuis quinze jours, on en a été très avare.



D'instinct, je feuillette un livre ou une revue en commençant par la fin. Qu'est-ce que cela peut bien indiquer: un certain désordre, une tendance à ne pas vouloir faire comme tout le monde, une incapacité d'aborder une étude logiquement, un instinct plus fort que le raisonnement ? Si je ne craignais le psychologue, je questionnerais l'un d'eux pour obtenir une explication. Mais, pris d'enthousiasme ou simplement par déformation professionnelle, peut-être me révélerait-il un ou des complexes qui m'embarrasseraient. Et s'il me posait la question : avez-

vous déjà voulu tuer votre père ? En toute sincérité, je serais forcé de dire non. Ce qui indiquerait, paraît-il, de la dissimulation ou une anormalité bien embarrassante . . .

187

Pourquoi, à ce sujet, me rappelé-je le *Complexe de Philémon*, cette pièce qui nous avait bien fait rire, Germaine et moi, il y a quelques années ? Une jeune femme assiste à la conférence d'un psychologue. Immédiatement après, elle lui demande de venir chez elle pour étudier le cas de son mari. Après quatorze ans de mariage, il lui est encore fidèle. Cela l'inquiète. Le psychologue vient, fait des sondages, pose des questions multiples à la jeune femme et à son personnel et conclut : il n'y a rien à faire, il souffre du complexe de la fidélité.

18 juin

Les choses paraissaient aller assez bien jusqu'ici, malgré les crises monétaires des derniers mois ! Pour le dernier exercice, les bilans des sociétés indiquaient des profits intéressants, dont l'État avait sa bonne part quand, tout à coup, il y a eu ce coup de frein brutal donné par la Banque du Canada pour restreindre le crédit. Et puis, il y a eu le scandale du Watergate chez nos voisins. Très menaçante pour Nixon, la nouvelle du scénario des micros et du vol des documents appartenant aux démocrates aux dernières élections, n'ont pas arrangé les choses aux États-Unis. Les cours en Bourse ont plongé, malgré les excellentes nouvelles données par l'industrie. Et puis, il y a eu aussi la hausse des prix. Cela présentant une nouvelle menace d'inflation chez nos voisins — de qui nous dépendons encore — la Banque du Canada est intervenue avec la réaction en chaîne des autres banques. Cette fois, ira-t-on jusqu'à enrayer la machine ou relâchera-t-on le contrôle à temps pour empêcher le chômage de repartir en flèche ? Tout cela rendrait nerveux les gens à constitution solide. Que dire alors des autres ? Certains parviennent à tenir le coup assez bien en pensant : « To-morrow is another day ». Il y a aussi les tendus, les inquiets, ceux qui imaginent le pire. Ceux-là se disent : Va-t-on enfin nous laisser vivre en paix pendant quelque temps ? Il en a presque toujours été ainsi, mais pour les moins jeunes ou les plus vieux, quelle tension ! Pourquoi ne pas envoyer tout promener quand avec une rente indexée sur le coût de la vie, on peut vivre à l'écart ? Pourquoi pas ? Mais simplement parce qu'on ne peut tout à coup cesser toute activité quand on a un goût marqué pour la bagarre. Et, hélas, je l'ai !

23 juin

188

Des élections ont eu lieu dans les hôpitaux du Québec pour les représentants des usagers et, dans les commissions scolaires, pour le choix des commissaires. Chose curieuse, les vedettes syndicales n'ont pas passé. Ainsi, J. D. qui est un homme intelligent et intéressant. Pourquoi ? Tout simplement, semble-t-il, parce qu'en ce moment il y a une réaction dans la petite et la moyenne bourgeoisie contre les mouvements travaillistes, à la suite des déclarations fracassantes de certains de leurs chefs et de la multiplication des grèves. La réaction de crainte prend l'aspect que permet l'application pratique de la démocratie, au moment du vote. Durant la période pré-électorale, les partis s'étaient mis en branle — des deux côtés, il est vrai. Serait-ce alors que les machines électorales se soient tout simplement heurtées : le pot de fer ayant une fois de plus brisé le pot de terre. Peut-être aussi ont-elles insuffisamment fonctionné. Ce serait une explication différente. Mais peut-être les deux ont-elles agi simultanément. À signaler que pour les commissaires, le vote n'a été que de vingt-cinq pour cent, ce qui est bien faible.

24 juin 1973

On a parlé beaucoup de la Saint-Jean-Baptiste depuis quelque temps; ce qui est normal, la fête ayant été célébrée samedi et dimanche. Comme tout a changé. On est parti des banquets et des discours longs et ennuyeux d'autrefois, pour arriver au défilé, dont les éléments étaient payés par des maisons d'affaires : chars allégoriques qu'accompagnaient les fanfares des écoles et que suivait Saint-Jean-Baptiste lui-même : enfant que l'on choisissait pour sa joliesse. Le mouton traditionnel l'accompagnait, image parfaitement symbolique, dirent et pensèrent tant de gens, qu'on le remplaça par un Saint-Jean-Baptiste parvenu à la maturité, mais vêtu et non nu et nouveau comme l'avait imaginé Rodin. Celui-là on s'était contenté de l'installer à l'École des Beaux-Arts sur le premier palier de l'escalier d'honneur malgré les protestations de ceux qui aimaient la peinture à la guimauve de l'aimable et souple directeur de l'École.

Puis, il y eut l'Aventure, dont le premier rôle fut tenu, ma foi avec crânerie, par Pierre 1^{er}, invité malencontreusement à la fête et que certains reçurent assez lestement pour ne pas dire plus. Ce fut le geste qui fit crever l'abcès si l'on peut dire. Le défilé disparut bientôt. Heureusement, les feux de la Saint-Jean-Baptiste restèrent; ils avaient

résisté à bien des changements depuis des siècles. Venus de la plus haute antiquité, ils avaient tenu à travers les âges, comme on le rappelait hier soir à Radio-Canada. Nos gens les continuèrent donc. Puis, on décida que la Saint-Jean-Baptiste donnerait lieu à des concerts et surtout à des fêtes populaires, avec des gens dansant et chantant dans la rue. L'idée était bonne, car y participent les chansonniers et tous ceux qui, pour une nuit, sont les animateurs du Vieux Montréal. Bravo ! Que l'on continue ! Souhaitons aussi que la police oublie qu'elle a cru devoir taper dur une nuit qu'un simple pétard a fait penser à l'éclatement d'une bombe dans le quartier. Il faut permettre aux gens d'exprimer leur joie, si l'on ne veut pas qu'en colère, ils deviennent prêts à tout casser.

189

7 juillet

Lu dans le *Devoir*, une entrevue que L., devenu ministre sous Bourassa, aurait eue avec des gens de la mafia peu avant les élections de 1970. Il y a là, me semble-t-il, une réaction à l'enquête sur le crime organisé dans la ville de Montréal. Nous avons notre petit *Watergate*, disent certains. Les choses n'en sont pas là. Mais on ne comprend pas qu'un homme de l'importance de L. ait accepté de se mêler à des gens douteux suivis à la piste par la police, qui cherchait à les prendre en flagrant délit. L. est décédé; il ne peut se défendre a dit très justement sa femme. Mais les autres qui étaient là avec lui ? Le premier ministre a profité de l'émotion assez vive soulevée en Chambre et à l'extérieur pour ajourner la Chambre. Cela clôt la discussion en public; mais est-ce bien sage ?



Tout en buvant le verre de l'amitié chez nos amis les J. B. à Sainte-Adèle, nous nous posions hier une question à laquelle tentaient de répondre les trois bavards, membres du « Club des pas-fins » réunis au colloque hebdomadaire. Voici le thème. Pendant très longtemps, la femme a été gardée dans le giron de la famille par un grand besoin de sécurité aussi bien pour elle que pour ses enfants. La plupart du temps, elle ne savait rien faire d'autre que de tenir la maison, élever les enfants ou avoir des *chambreux*. Les choses ont bien changé. Souvent, elle a travaillé avant son mariage ou après en attendant que l'enfant paraisse. Elle sait qu'elle peut se remettre au travail, pourvu qu'elle ait quelqu'un pour tenir la maison. Cela lui donne une indépendance qui la pousse à la séparation de corps ou au divorce. N'y a-t-il

pas là une des raisons profondes de ces ménages qui se brisent avec une si grande facilité dans le milieu bourgeois ? Les mœurs des époux ne sont pas pires que dans les générations passées je crois, même si elles sont plus libres. Mais on brise le lien conjugal quand on n'en peut plus, en ayant conscience qu'on se lance dans une aventure qui n'est plus sans issue et avec des moyens bien différents.



190 8 juillet

Une dépêche de Helsinki nous apprend que les délégués russes auraient reconnu officiellement le droit des peuples à la liberté de disposer d'eux-mêmes. Ce sont des mots sans doute. Il faudra attendre les actes. Dans un petit livre présentant la Constitution de la Russie, ne trouvait-on pas des déclarations relatives à la liberté vers 1942. Très bien présenté en anglais, le texte nous avait fort intéressé, Germaine et moi. Nous l'avions acheté chez ce marchand de journaux qui a encore sa boutique rue Peel, au coin de Sainte-Catherine. On y trouve toutes les feuilles du monde, dans un quartier où circulent les étrangers qui habitent ou fréquentent Montréal.

À l'époque, les Russes étaient *our glorious allies*. Qu'on juge de notre étonnement en lisant ceci dans la Constitution de l'Union soviétique sociale ¹:

« In conformity with the interests of the working people, and in order to strengthen the socialist system, the citizens of the U.S.S.R. are guaranteed by law :

- a) freedom of speech;*
- b) freedom of the press;*
- c) freedom of assembly, including the holding of mass meetings;*
- d) freedom of street processions and demonstrations.*

These civil rights are ensured by placing at the disposal of the working people and their organizations printing presses, stocks of paper, public buildings, the streets, communications facilities and other material requisites for the exercise of these rights. »

¹ Constitution (Fundamental Law) of the Union Soviet Socialist Republics. State Publishing House of Political Literature 1938.

Sachant ce qui s'est passé depuis en Russie et dans les pays satellites, je reste sceptique devant les déclarations nouvelles, même si elles sont faites à un moment où l'U. R. S. Ss'ouvre, en paroles tout au moins. On verra plus tard s'il s'agit de nouvelles vessies ou de nouvelles lanternes : une Russie où l'on pourrait penser et parler librement sans risquer d'être exilé ou de disparaître sans laisser de traces, ce serait si différent, si inattendu. Pour y croire, il faudra se trouver devant des faits nouveaux. Autrement, les déclarations seraient à se taper le nombril sur le plafonnier, comme on écrivait dans *Le Canard Enchaîné*, à propos d'un tout autre sujet.

12 juillet

J'ai assisté ce matin aux funérailles d'une de nos amies dans une église bien laide. D'un gothique tronqué, maladroit, elle est décorée dans le plus pur mauvais goût italo-canadien, avec des fresques d'un quelconque barbouilleur, qui était dans les meilleurs termes avec la communauté ou avec le curé, brave homme sans doute, mais n'ayant aucune formation. Au point qu'on est distrait et qu'on a quelque difficulté à suivre le service.

Quelle vie pénible a eue notre amie ! Simple, charmante, un peu rude dans ses jugements comme l'avait été son mari, elle avait une gentillesse foncière. Devenue veuve assez jeune, elle l'était restée. Elle peuplait ses loisirs en se livrant à des travaux d'artisanat. Germaine et moi avons gardé d'elle de petits objets jolis et bien faits dont elle nous avait fait cadeau. Elle a élevé sa famille puis, autour d'elle, des femmes malades se sont groupées et l'ont entourée d'un autre cercle de malheurs. Malgré cela, elle gardait le goût de sourire, de taquiner et d'aider les autres. Ainsi, cette vieille amie, à laquelle elle a tenu compagnie en attendant qu'elle ait retrouvé la mémoire, momentanément perdue sous un choc terrible, après le décès de son mari.

Puis, elle est morte de cancer.

Pour se remémorer tout cela, il faut la mort, car pris par ses soucis et à l'allure actuelle de la vie, on ne remarque pas toujours ce qu'est l'existence des autres, même s'ils sont nos amis.

*** aimait la musique, l'intimité des propos, la chaleur de l'amitié. Aussi, aurait-elle été choquée à ses funérailles par l'impersonnalité

A S S U R A N C E S

des paroles du prêtre et par la musique d'orgue, banale et turbulente. Seul l'aurait touchée le recueillement de ses amis venus l'entourer dans cette église où ils s'étaient groupés autour de sa dépouille.



192

Une charmante femme m'a fait remettre une photographie prise chez elle il y a trente ans. Que de morts parmi ces vivants d'alors ! Mais comme on est soudain rapproché par l'image de ce milieu mi-artiste, mi-bourgeois qui était bien sympathique. Sur la photo, je vois le frère de notre amie, auteur d'un livre sur l'art et les artistes du Canada qui n'a pas vieilli. Élégant, mince, le visage ouvert, il cause avec mon frère Marcel, aussi rotond qu'il est lui-même élancé. Il lui a survécu de quelques années, mourant lui aussi prématurément. Tous deux s'étaient opposés un moment pour entrer à la Société Royale des Arts. Appuyé par Ernest Cormier, il a été élu après le décès de Marcel. Il était lui aussi un candidat prestigieux.

Je ne suis pas gai ce soir, malgré cette musique du XVIIIe siècle que me permet d'entendre le disque que Monique et Robert m'ont remis l'autre jour, à l'occasion de la *fête des pères*, imaginée par les marchands pour faire pendant à celle des mères. Peut-être, est-ce l'enterrement, ce matin, et cette photo, ce soir, qui m'ont traumatisé. Pour éviter que cela dure, je vais marcher dans le parc de Westmount que, jeune, j'ai si souvent arpenté en ne songeant à rien d'autre qu'à mes études, à l'époque où nous habitions avenue Winchester.

13 juillet

En rentrant du parc de Westmount, je me suis aperçu dans la glace qui se trouve à côté de l'ascenseur : la moustache lourde et blanche, coiffé d'une casquette et canne à la main. Pourquoi tout à coup ai-je pensé à Georges Clémenceau ? Peut-être parce que lui aussi portait la casquette et le bâton dans ses randonnées au front. Près du Grand Palais à Paris, on le représente vêtu d'une houppelande, coiffé d'un casque d'acier et marchant d'un pas pressé. Le monument est beau parce que simplement le sculpteur a rendu le pas d'un homme nerveux, qui court presque, comme il le faisait à la Chambre des députés et à son journal et comme il le faisait aussi pour l'animation de son pays pendant la guerre de 1914.

Quand le conflit fut fini en 1918, il aurait voulu être président de la France. On lui préféra un autre. Ulcéré, il se réfugia en Bretagne dans une petite propriété qu'il avait sur la côte, face à la mer. Georges Simenon a admirablement décrit les dernières années du Président qui vit seul et qui ne veut voir personne, dégoûté de tout et de tous après avoir été rejeté par ses collègues, une fois le danger fini. Si le président de la République avait été choisi par le peuple, à cette époque, comme on le fait depuis la nouvelle constitution, Clémenceau aurait été élu sans doute car on l'aimait sans le craindre. Il fut éloigné par ses pairs, qui craignaient son humeur, son caractère acariâtre et ses décisions brusques dans un poste où la règle voulait qu'on ne fit qu'opiner du bonnet.

193

Il faut lire aussi la *Vie orageuse de Clémenceau*,¹ où Léon Daudet évoque l'existence tumultueuse du « Tigre » dans un style vigoureux.

15 juillet

Il fait un temps radieux. Éveillé tôt par les oiseaux logés dans les épicéas (ces épinettes qui longent la propriété), j'ai commencé par lire quelques pages de *Joies et Deuils d'une Famille Bourgeoise*. J'en ai reçu les premiers exemplaires hier. Le livre arrive tard dans la saison. Juillet, en effet, n'est pas le meilleur moment pour un lancement. Les gens sont en vacances ou pensent à autre chose qu'à venir se réjouir de la parution d'un livre. Il faudra sans doute attendre à l'automne. D'autant plus qu'il est question qu'une grande maison d'édition se charge de la vente. Elle voudra sans doute elle-même recevoir sa clientèle pour lui présenter le livre. Comme il paraît à frais d'auteur, si j'organise moi-même le lancement, je ne voudrais pas qu'on le vende à des gens qui auraient accepté mon invitation. J'aimerais simplement qu'ils viennent se réjouir avec nous d'un événement familial. Car c'en est un. Le texte a été écrit pour la famille, sans qu'il soit question d'en faire l'objet d'un livre destiné au public. A tel point que certains mots, certaines scènes ont dû être rayés par la suite à cause de leur caractère intime.

¹ Chez Albin Michel. Paris, 1938.